



DIMITRIEVS

L'impressionnante scénographie, conçue par Boris Gibé et sa compagnie Les Choses de rien, avec l'escalier hélicoïdal de "L'Absolu".

Solo dans un silo pour mieux questionner l'amour de soi

Scènes Hypnotique, le circassien Boris Gibé interroge le vide, l'infini, l'absolu...

Critique et entretien Laurence Bertels

Un immense silo de tôle, comme surgi de nulle part, brille dans l'humide nuit de novembre. À l'intérieur, un escalier à double révolution, à la mode de Chambord, invite le spectateur à sortir de sa zone de confort, à choisir son strapontin et à plonger son regard dans le vide, le néant, l'absurde, celui que questionne dans *L'Absolu* le Français Boris Gibé – immergé tout jeune âge dans le monde du cirque et de l'itinérance –, et sa bien nommée compagnie Les Choses de rien. Spectaculaire, la scénographie livre déjà à elle seule une part importante du récit et des questions que veut soulever l'artiste du haut de sa quarantaine tels l'infini ou l'acte de création.

Sur la piste recouverte de sciure d'une sorte de polystyrène – un isolant écologique expérimental –, une forme humaine apparaît dans sa part la plus animale, sort de terre, occupe l'espace, trouve sa place, allume un feu, s'attache à la chaise, se bande les yeux, se roule au sol pour mieux exposer ce T-shirt blanc, *I love tragedy*, et revêtir sa boule à facettes, miroir aux illusions, repère narcissique qui nous piège tous.

L'ensemble s'inscrit dans un mouvement sensuel et chorégraphié, entre divers effets de scène telle cette fascinante colonne de poussière qui s'élève vers le ciel, à la manière du tourbillon de l'existence, voire du typhon dévastateur.

Seule sur terre, enfant sauvage confronté à une terre aride, tantôt insecte tantôt oiseau, la créature

doit s'adapter à cet environnement, y trouver sa place et s'exhiber pour cela.

Puis, enfin, elle s'élèvera dans les airs, tel Spider-Man, araignée géante qui joue avec sa poulie pour venir se cogner aux bords de l'escalier, tout près, si près des spectateurs, portée par un aria qui sonne en beauté la fin d'une partie très beckettienne.

Sombre et poétique, d'une belle originalité, *L'Absolu* exige un certain lâcher-prise pour se laisser emmener par ce discours intérieur, ce rapport aux autres et à l'espace raconté avec une réelle inventivité.

Neuf ans de réflexion

"Je voulais questionner le narcissisme qui nous envahit aujourd'hui. C'est un spectacle qui a demandé neuf ans de maturité. Il m'a fallu trois scénarios avant d'arriver à cette forme-là. Au départ, je voulais m'inspirer du *Dépeupleur* de Beckett, mais, artistiquement, cela ne tenait plus, on quittait le côté artisanal. On a une jauge de 100 spectateurs et 20 tonnes de matériel. Un seul spectateur de plus et on devait ajouter 10 tonnes de matériel. C'était donc un vrai casse-tête. Il m'a fallu beaucoup de temps d'étude pour comprendre la réglementation. L'écriture est liée à la scénographie et la scénographie aux réglementations. Cet escalier amenait la question de l'infini, de l'origine du monde...", nous dit Boris Gibé, artiste et scénographe, dans l'escalier, précisément, à l'issue d'une représentation au Dommelhof à Neerpelt.

Son discours et son approche scientifique rappellent ceux de Johann Le Guillerm, ingénieux circassien et chercheur complètement atypique. "Je voulais aussi m'inspirer du Temps scellé d'Andreï

Tarkovski. J'avais envie de travailler avec les éléments, avec le vide comme partenaire, avec les matières. L'idée d'un solo était également de se faire un procès – pourquoi on monte sur scène? –, de se noyer dans son propre siphon, de partir d'une prise de conscience à la manière d'Alice au pays des merveilles. On se complaît dans cette disparition. Il y a une sorte de narcissisme dans ces pulsions de survie. Quelle légitimité a-t-on de monter sur scène?"

L'artiste a d'abord travaillé avec des corbeaux (dont on n'entend plus que le croisement de temps à autre) pour avoir une altérité qui aurait été son juge. "Je m'adresse beaucoup, là-haut, à une présence imaginaire, en référence à la question du regard comme à la Salpêtrière avec Charcot où le regard nourrissait la maladie des patients symptomatiques. Le corbeau incarne

le surmoi et, quand je regarde dans le miroir, c'est pour parler de ces téléphones portables omniprésents, de ces discussions intérieures tuées par ces miroirs, par ces gens qui se regardent se prendre en photo."

Autant d'intentions qui ne sont pas forcément explicites. Boris Gibé et les autres membres de sa compagnie ont plutôt travaillé sur l'inconscient du spectateur, ne lui laissant d'autre choix que de partir avec eux. "Pour, dit-il encore, vivre une expérience, plonger en apnée, se retrouver dans un cauchemar mais comme dans un rêve au réveil. Dans le cirque, on est plus à l'endroit de la sensation que de l'intelligence."

→ Marchin, Latitude 50, du 23 novembre au 4 décembre. Dès 10 ans. Info@latitude50.be ou 085.41.37.18.

"Je voulais questionner le narcissisme qui nous envahit aujourd'hui."

Boris Gibé